

*Gérard Gavarry*

# **Hop là! Un deux trois**



Extrait de la publication



Hop là ! un deux trois

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

*LE GENRE DES DAMES*, roman, 1984

*LA VILLE DE PARIS*, 1987

*QUARANTAINE*, roman, 1990

*ALLADA*, récit, 1993

*ŷoŷo*, roman, 1993, (première édition, Hachette/P.O.L., 1982)

*Chez d'autres éditeurs*

*LA BARBACANE*, roman (en collaboration avec Michel Bézard),  
Gallimard, 1968

Gérard Gavarry

# Hop là! un deux trois

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2001  
ISBN : 2-86744-815-8

Und an diesem Mittag wird es still sein am Hafen  
Wenn man fragt, wer wohl sterben muß.  
Und dann werden Sie mich sagen hören : Alle !  
Und wenn dann der Kopf fällt, sag ich : Hoppla !

*(Ce midi-là, il se fera  
Un grand silence sur le port.  
Ils me demanderont alors :  
« Lesquels devons-nous tuer »  
Je leur répondrai : « Tous ! »  
Et chaque fois qu'une tête tombera  
Je lancerai : « Hop là ! »)*

Bertolt Brecht,  
*L'Opéra de quat'sous*



# **1. Le cocotier**



## 1. 01

Les messages radio affluaient au Centre de Régulation Routière, plus alarmistes à mesure qu'on approchait des heures de pointe, et couvrant davantage le murmure électronique dont frémissait continûment l'espace de la salle de contrôle. Des correspondants lointains, pour s'annoncer, répétaient le nom d'une commune ou celui d'un lieu dit comme si en personne ils eussent été Rocquencourt ou Joinville-le-Pont, Paris-Campagne ou Pompadour. C'étaient aussi des voix venues d'hélicoptère et qui prononçaient des noms de code aériens tels que *Libellule*, *Echinargus Nab* ou *Mouchka 2000* tandis que d'autres, plus terre-à-terre, crachotaient deux fois de suite « Voiture T 100 à C2R » ou « Ici P 050, ici P 050, Centre de Régulation vous me recevez? ».

– C2R écoute, répondait homme ou femme un des treize contrôleurs de service, chacun assis devant son écran, son clavier, son micro, et tournés tous vers les trente mètres carrés muraux d'une Île-de-France au vingt-millième.

Au fil des transmissions, de minuscules points lumineux s'agitaient sur la carte monumentale, s'éteignant puis se rallumant en un roulant trompe-l'œil là où la circulation restait fluide, mais ailleurs ne clignotant plus qu'à peine, ou agglutinés déjà en larges taches qui au même rythme et dans les mêmes proportions que leurs homologues du vrai réseau routier grossissaient, s'étiraient, incidemment se rétractaient avant de reprendre leur croissance entropique; si bien qu'enfin, lorsque fragmentée par la succession des panneaux stop et des feux tricolores la population automobile eut atteint sa densité maximum sur les grands axes Paris banlieue, la carte entière de l'Île-de-France se trouva rehaussée de brillantes traînées de lumière, tronçons arqués avec élégance et tronçons bizarrement sinusoïdaux, ou encore tronçons impeccablement droits, ceux-là les plus nombreux, et dont le fouillis dessinait comme les ruines d'une immense architecture polystyle.

Dans le paysage ainsi figé, il arrivait néanmoins qu'un mouvement ait lieu. Un automobiliste risquait tout, excédé par l'attente, déboîtait rageusement et après s'être engagé sur un bas-côté interdit doublait

tout le monde. Plus loin, sur une autoroute, quelques voitures en formation serrée roulaient plein pot direction Paris alors que dans l'autre sens les quatre files restaient bloquées. Au C2R, cela devenait selon le cas un point qui s'élevait, pareil à quelque margouillat grimpeur, ou un ovale de lumière qui tombait à la verticale comme eût fait un fruit mûr, lourd et soudain livré à l'attraction du sol. Ou bien si un démarrage s'amorçait à un carrefour et se communiquait de proche en proche aux diverses voies convergentes, la télétransmission convertissait en ondoisement ce branle, lequel répété plusieurs fois donnait à voir, sur la carte murale, un balancement très souple et très gracieux qu'on aurait dit l'effet d'une brise venue du large. Tout en répondant à un énième appel radio, les contrôleurs croyaient alors entendre le déferlement régulier des vagues, le bruit de frottement et de suction produit par le ressac. Les plus imaginatifs éprouvaient sur la peau la tiédeur du vent. Et dans la clarté artificielle de la salle de contrôle les visages prenaient une expression rêveuse, de même que les corps, tout à l'heure assis pesamment ou crispés au pied de l'Île-de-France, à présent paraissaient légers, souples, détendus comme si, affranchis de leur propre poids, ils n'avaient plus à endurer courbatures ni fatigue.

Un accident mit fin brutalement à cette fantaisie.

– Localisation, demandait C2R.

Une voix dans les écouteurs répondait « Nationale 7, Orly, passage sous aérogare Sud ».

– Catégorie ?

– Cinq-zéro J. cinq-cinq, disait la voix, ce qui en clair signifiait qu'un semi-remorque avait pris feu et que la chaussée ne serait pas dégagée avant trois quarts d'heure.

On entreprit d'isoler la portion de route devenue impraticable. Plusieurs kilomètres en aval, autant en amont, des barrages mobiles interdirent toute nouvelle approche du passage souterrain. Déjà, entre Villejuif et Corbeil-Essonnes, les hauts portiques enjambant de loin en loin N7 ou A108 avaient affiché le mot ACCIDENT en lettres lumineuses, et la plupart des voies transversales étaient devenues déviations. Il s'ensuivit sur l'ensemble du réseau alentour un anarchique fourmillement automobile. Les flux migratoires s'entremêlaient, s'entrecroisaient, se démultipliaient en longues hordes qui, dans le soir, erraient au ralenti à la recherche de quelque itinéraire bis. Une pluie froide s'était mise à tomber, mouillant le gris du ciel ainsi que le rouge des feux de freinage, le blanc, le jaune et l'orangé des phares et de l'éclairage suburbain. Les capots fumaient. Les vitres ruisselaient. Et derrière tous les pare-brise, l'image floue et gondolée du conducteur trahissait la même déraisonnable espérance : les voitures de devant allaient se volatiliser subitement, pffuit!... Ou la chaussée se serait élargie, ça roulerait, on irait vite ; à tout le moins, on pourrait passer la troisième et poser quelques ins-

tants le pied gauche ailleurs que sur la pédale d'embrayage.

Par milliers cependant, les autoradios prévenaient les auditeurs de n'avoir guère à compter là-dessus. Ils leur recommandaient la patience, compatissaient – « Vraiment pas de chance, en banlieue sud ». Ils proposaient des chansons bariolées et solaires pour tromper l'énervement, l'ennui, la torpeur qui résultaient d'une journée de travail et que les embouteillages redoublaient. Ou par la voix sursexuée de quelque présentatrice, ils s'efforçaient d'insuffler dans les esprits le sentiment que l'éternel féminin soi-même était présent dans l'espace clos, sec et somme toute assez douillet de chaque habitacle. « Vous êtes furieux sur la N7 », minaudaient par exemple un ou plus souvent deux, voire quatre haut-parleurs. Ou bien « Ça y est, vous avez raté votre avion » et « Comme vous regrettez de ne pas habiter plutôt Futuna !... » Mais ces mots-là, de *vous avez* à *Futuna*, pas plus Madame Fenerolo que sa passagère n'avaient pu les entendre, la première ayant d'un doigt péremptoire appuyé sur OFF dès après *ça y est*.

## 1. 02

Aussi prestement que s'il s'était agi de libérer la scène ou de changer de décor, les divers caddies qui traînaient à l'air libre ont été regroupés sous l'auvent, encastrés les uns dans les autres et enchaînés aux mailles du rideau de fer abaissé devant les portes du SUMABA. Dans le même temps, l'aire de stationnement devant le supermarché s'est vidée, en sorte que ne s'y trouvent plus que les camionnettes maison alignées le long du grillage ouest et, isolée à cinquante mètres de là, l'Opel gris métallisé de Madame Fenerolo. La gérante approchait déjà de sa voiture quand elle s'est arrêtée soudain et s'est retournée pour adresser à l'équipe de gardiennage quelque ultime recommandation. Elle joint le geste à la parole, pointant sa clé de

contact vers les caddies qu'il faut placer ailleurs, ou tourner dans l'autre sens, ou attacher plus solidement. Debout à côté de l'Opel, Bessie attend. Les autres caissières sont parties mais pas elle, qui habite Ris-Orangis tout comme Madame Fenerolo et que Madame Fenerolo va raccompagner. Devant Bessie, les hautes silhouettes des réverbères plantés en quinconce, ainsi que la nappe de brume orangée qu'ils tiennent suspendue au-dessus du bitume, font ressortir combien l'aire de stationnement est déserte, plate et submergée par la nuit cependant qu'à l'horizon, bien au-delà des camionnettes, les nuages s'enflent encore d'une dernière pâleur diurne. Bessie regarde dans leur direction. Elle ne fredonne ni ne bouge, accommodant sur l'infini comme nos propres yeux le font devant l'océan – le soir tombe, l'air est fixe, les cocotiers s'étagent jusqu'à la plage et nous soupçonnons, à les voir dans le contre-jour, qu'ils ont été autrefois des humains, contemplateurs de l'étendue, guetteurs des ans, décrypteurs du vide... L'envie nous démange alors de nous joindre à leur ballet immobile, au risque de l'enchantement qui les a rendus cocotiers.

– Jamais on ne croirait que les jours rallongent, dit Madame Fenerolo.

Elle dit encore « Je vais prendre par Fontenay, ça roule mieux que la N20 » puis « Il est joli, votre nouveau cardigan. Vous l'avez acheté où ? ».

Du gras du pouce, elle aura appuyé machinalement sur sa télécommande pour déverrouiller les portières. Elle aura pris le chemin de Fontenay avant même d'annoncer « Je vais prendre par Fontenay ». Et sans attendre la réponse à sa question sur le cardigan, elle aura enchaîné « On va peut-être ouvrir un rayon poissonnerie. Ça serait bien, un rayon poissonnerie, non ? »

– Oui, ça serait bien, convient Bessie.

Elles ont passé la Croix de Berny. La circulation est devenue très lente. Entre prison de Fresnes et échangeur autoroutier, Madame Fenerolo se penche sur son volant et, d'un doigt appuyé au pare-brise, elle désigne un grand immeuble.

– J'ai failli habiter par ici. Un pavillon, juste derrière le grand immeuble.

Bessie tend le cou sans conviction tout en marmonnant quelque chose comme « hon-on » ou « han-an ». À cause de la prison, elle n'a pas bien compris cette histoire d'immeuble. Madame Fenerolo ne regrette pas – évidemment, Fresnes aurait été plus près du SUMABA que ne l'est Ris-Orangis mais elle se plaît à Ris, Bessie aussi non?... Elle commence une autre phrase – « L'ennui avec », « L'avantage du » –, qu'elle interrompt pour prêter l'oreille au lamento de l'autoradio.

– Hélas!...

Depuis Fresnes, vers le sud, A106 et N7 sont momentanément inaccessibles.

Ou bien : demain comme aujourd'hui l'Île-de-France grelottera, toussera, éternuera, souffrira de ses rhumatismes.

Les deux femmes râlent, Bessie contre la dégradation du climat régional en quoi elle dénonce un échantillon du dysfonctionnement planétaire, Madame Fenerolo contre la folie du temps qu'on gaspille – elle hésite : faire demi-tour pour rejoindre l'A6? Continuer tout droit sur Rungis, sur Belle-Épine, sur Thiais et comme ça jusqu'où?

C'est dans Thiais qu'elle éteint la radio, soulagée par la hargne du geste autant que par le résultat obtenu... Brève embellie. Les arrêts devenant toujours plus fréquents, toujours plus longs, les doigts de la conductrice se mettent à pianoter sur le volant, son soulier à tapoter le tapis de sol et son regard à voltiger de façon saccadée, cherchant à fuir par le rétroviseur ou alternativement par l'une ou l'autre des vitres latérales, essayant même de forcer l'opacité du toit avant de s'avouer vaincu et de revenir à sa fixité initiale, au grand désappointement du corps tout entier.

– Pire que jamais ! soupire ainsi la conductrice.

Et Bessie à ses côtés : « D'habitude à cette heure-ci ». Un temps d'arrêt avant la suite – « ça roule », ou « vous m'avez déjà déposée ». Et de nouveau un temps avant qu'elle renchérisse : « Ah ! non mais ce soir !... »

À l'horloge du tableau de bord, un clignotement de bâtonnets orthogonaux fait défiler des

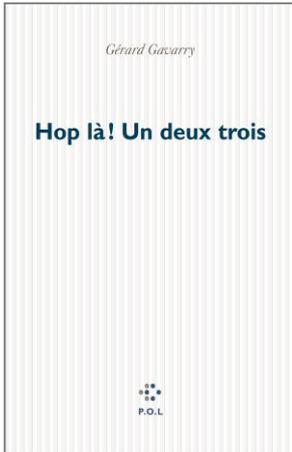
chiffres, beaucoup plus vite que ne se succèdent les hectomètres au compteur kilométrique. Un affichage du même type indique que dehors la température est de 1 °C, quand dans la voiture elle dépasse 22°. À Bessie qui a gardé son manteau au-dessus du cardigan, Madame Fenerolo dit qu'il aurait été prudent de le retirer, que rester trop couverte dans le chaud est un truc à attraper froid. Elle ne dit pas *retirer* mais *quitter*, ni *manteau* mais plus évasivement *vêtement* – « Votre vêtement, Bessie ; vous auriez dû le quitter ». Et sans parler davantage, combinant seulement rotation de la tête et haussement des sourcils, elle désigne la banquette arrière sur laquelle, depuis le départ, sa propre pelisse se trouve disposée avec soin.

De même par la suite, parce que c'est plus facile, plus explicite, ou parce que, décidément, le geste soulage mieux que les mots, Bessie de préférence à ceux-ci recourt à celui-là.

– Et Ti-Jus ? lui a demandé Madame Fenerolo.

Bessie fixe la boîte à gants, hochant la tête en silence avant de répéter « Ti-Jus », moitié s'exclamant, moitié interrogeant à son tour et laissant le tout en suspens. Puis sa main s'ouvre, se lève, retombe à plat sur la cuisse où elle s'immobilise. Sa voix ajoute enfin « C'est difficile aujourd'hui pour les jeunes », et Madame Fenerolo approuve : avec les problèmes qu'il y a chez nous – elle dit cela, « chez nous »... Ce ne sont pas là des paroles lon-

Achévé d'imprimer en décembre 2000  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1716  
N° d'imprimeur : 003174  
Dépôt légal : janvier 2001  
*Imprimé en France*



Gérard Gavarry  
**Hop là ! un deux trois**

Cette édition électronique du livre  
*Hop là ! un deux trois* de GÉRARD GAVARRY  
a été réalisée le 9 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en décembre 2000  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867448157 - Numéro d'édition : 433).  
Code Sodis : N46615 - ISBN : 9782818011478  
Numéro d'édition : 230969.